Extrait de la publication

EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Les Soleils des indépendances
roman, 1976

Monnè, Outrages et Défis
roman, 1990

AUX ÉDITIONS ACORIA

Le Diseur de vérité
pièce de théâtre, 1998

AHMADOU KOUROUMA

EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-106675-3

© Éditions du Seuil, septembre 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À toi, regretté tonton ***Niankoro Fondio,***
saluts et respects !
À toi, regretté papa ***Moriba Kourouma,***
saluts et respects !
À vous,
deux émérites maîtres chasseurs à jamais disparus !
Votre neveu et fils dédie ces veillées
et sollicite encore, encore,
votre protection, vos bénédictions.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

VEILLÉE I

Votre nom : Koyaga ! Votre totem : faucon ! Vous êtes soldat et président. Vous resterez le président et le plus grand général de la République du Golfe tant qu'Allah ne reprendra pas (que des années et années encore il nous en préserve !) le souffle qui vous anime. Vous êtes chasseur ! Vous resterez avec Ramsès II et Soundiata l'un des trois plus grands chasseurs de l'humanité. Retenez le nom de Koyaga, le chasseur et président-dictateur de la République du Golfe.

Voilà que le soleil à présent commence à disparaître derrière les montagnes. C'est bientôt la nuit. Vous avez convoqué les sept plus prestigieux maîtres parmi la foule des chasseurs accourus. Ils sont là assis en rond et en tailleur, autour de vous. Ils ont tous leur tenue de chasse : les bonnets phrygiens, les cottes auxquelles sont accrochés de multiples grigris, petits miroirs et amulettes. Ils portent tous en bandoulière le long fusil de traite et arborent tous dans la main droite le chasse-mouches de maître. Vous, Koyaga, trônez dans le fauteuil au centre du cercle. Maclédio, votre ministre de l'Orientation, est installé à votre droite. Moi, Bingo, je suis le *sora* ; je louange, chante et joue de la cora. Un sora est un chantre, un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs. Retenez mon nom de Bingo, je suis le griot musicien de la confrérie des chasseurs.

L'homme à ma droite, le saltimbanque accoutré dans ce costume effarant, avec la flûte, s'appelle Tiécoura. Tiécoura

Extrait de la publication

est mon répondeur. Un sora se fait toujours accompagner par un apprenti appelé répondeur. Retenez le nom de Tiécoura, mon apprenti répondeur, un initié en phase purificatoire, un fou du roi.

Nous voilà donc tous sous l'apatame du jardin de votre résidence. Tout est donc prêt, tout le monde est en place. Je dirai le récit purificatoire de votre vie de maître chasseur et de dictateur. Le récit purificatoire est appelé en malinké un *donsomana*. C'est une geste. Il est dit par un sora accompagné par un répondeur *cordoua*. Un cordoua est un initié en phase purificatoire, en phase cathartique. Tiécoura est un cordoua et comme tout cordoua il fait le bouffon, le pitre, le fou. Il se permet tout et il n'y a rien qu'on ne lui pardonne pas.

Tiécoura, tout le monde est réuni, tout est dit. Ajoute votre grain de sel.

Le répondeur joue de la flûte, gigote, danse. Brusquement s'arrête et interpelle le président Koyaga.

– Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons et danserons votre donsomana en cinq veillées. Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats…

– Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme notre père de la nation Koyaga. Sinon la malédiction et le malheur te poursuivront et te détruiront. Arrête donc ! Arrête !

Une veillée ne se dit pas sans qu'en sourdine au récit ronronne un thème. La vénération de la tradition est une bonne chose. Ce sera le thème dont sortiront les proverbes qui seront évoqués au cours des intermèdes de cette première veillée. La tradition doit être respectée parce que :

Si la perdrix s'envole son enfant ne reste pas à terre.

Malgré le séjour prolongé d'un oiseau perché sur un baobab, il n'oublie pas que le nid dans lequel il a été couvé est dans l'arbuste.

Et quand on ne sait où l'on va, qu'on sache d'où l'on vient.

1

Ah ! Tiécoura. Au cours de la réunion des Européens sur le partage de l'Afrique en 1884 à Berlin, le golfe du Bénin et les Côtes des Esclaves sont dévolus aux Français et aux Allemands. Les colonisateurs tentent une expérience originale de civilisation de Nègres dans la zone appelée Golfe. Ils s'en vont racheter des esclaves en Amérique, les affranchissent et les installent sur les terres.

Ce fut peine perdue, un échec total. Ces affranchis ne connaissent qu'une seule occupation rentable : le trafic des esclaves noirs. Ils recommencent la chasse aux captifs et le négoce des Nègres. C'est un commerce révolu et interdit par les conventions internationales depuis la rencontre de Berlin. Les colonisateurs sont contraints de se passer des affranchis.

Ils recrutent des guerriers dans les tribus africaines locales et se lancent dans la subjugation de tous les recoins de leurs concessions avec des canons. Les conquêtes meurtrières avancent normalement jusqu'au jour où les Européens se trouvent dans les montagnes dorsales de l'Afrique face à de l'insolite, à de l'inattendu qui n'est pas consigné dans les traités des africanistes servant de bréviaires à l'explorateur.

Ils se trouvent face aux hommes nus. Des hommes totalement nus. Sans organisation sociale. Sans chef. Chaque chef de famille vit dans son fortin et l'autorité du chef ne va pas au-delà de la portée de sa flèche. Des sauvages parmi les sauvages avec lesquels on ne trouve pas de langage de politesse

Extrait de la publication

ou violence pour communiquer. Et, de plus, des sauvages qui sont de farouches archers. Il faut les subjuguer fortin par fortin. Les territoires sont vastes, montagneux et inhospitaliers. Tâche impossible, irréalisable avec de maigres colonnes. Les conquérants font appel aux ethnologues. Les ethnologues les nomment les hommes nus. Ils les appellent les paléonigritiques – le mot est trop long contentons-nous de l'abréviation « paléos ».

Les ethnologues recommandent aux militaires de contourner les montagnes et de poursuivre leurs conquêtes victorieuses et sanguinaires dans les savanes parmi les Nègres habillés, les Nègres organisés, hiérarchisés.

Les paléos sont provisoirement dispensés du portage et des travaux forcés. (Les travaux forcés, étaient les prestations obligatoires et gratuites que les autres indigènes accomplissaient chaque année pour les colons blancs.) Les paléos en sont exemptés et sont confiés aux seuls curés. Aux curés d'inventer les artifices, de communiquer avec les hommes nus, de les évangéliser, de les christianiser, de les civiliser. De les rendre colonisables, administrables, exploitables.

Chez chaque peuple, chaque communauté, chaque village, il y a un héros, l'homme le plus connu, le plus admiré, la coqueluche. Il peut être un chanteur, un danseur. Dans une tribu du Sénégal c'est le plus gros fabulateur, le plus gros menteur. Chez les Konaté de Katiola (les frères de plaisanterie des Kourouma), la coqueluche est le plus gros péteur. Chez les paléos, les hommes nus qui furent abandonnés aux curés et aux ethnologues, l'homme le plus admiré est l'*évélema,* le champion de luttes initiatiques.

En effet, une cérémonie chez les paléos réunit tous les ans tous les jeunes montagnards de tous les fortins. Ce sont les luttes initiatiques appelées *évélas*. Le paléo connu et admiré dans tous les fortins par tous les peuples nus est cet évélema.

Au début de ce siècle, quand les montagnes du nord du

Extrait de la publication

Golfe étaient sous l'autorité des seuls curés, un montagnard nu du nom de Tchao de la montagne de Tchaotchi – votre père à vous, Koyaga – devint le plus prodigieux évélema (le champion de lutte) de toute la longue histoire des hommes nus.

Tchao, votre père, lutta dans toutes les montagnes, derrière tous les fortins, des saisons et saisons sans qu'une fois un autre lutteur parvînt à mettre sa nuque au sol. Manquant d'égal dans les montagnes, il descendit dans les plaines, défia les Peuls, les Mossis, les Malinkés… Chez aucune race de cette terre africaine il ne rencontra non plus de challenger. Les griots le louèrent, le célébrèrent et lui apprirent que les Français cherchaient et payaient les héros lutteurs.

Ce fut un regrettable quiproquo sémantique ; ce n'était pas vrai. Les Français et Blaise Diagne, le premier député nègre du Sénégal chargé du recrutement des Noirs, ne cherchaient pas de lutteurs. (Ce qui les préoccupait était plus chaud que la cause qui amène le caïman à fuir le marigot.) Ils réclamaient et appelaient des guerriers nègres pour l'au-delà des mers. La guerre désolait les terres et villages de France. Explique le ministre de l'Orientation, Maclédio, assis à la droite du général, maître chasseur.

Malheureusement, dans le langage des montagnards, c'est le même vocable qui dit bagarre, lutte et guerre. Et Tchao se présenta au commandant du cercle administratif colonial pour aller participer à un vaste championnat du monde de lutte qui se déroulait au-delà des mers. Les Français l'accueillirent, le félicitèrent de son patriotisme :

– Il était le premier homme nu à répondre à l'appel pathétique de la mère patrie, la France en danger.

Ils l'engagèrent et l'expédièrent à Dakar dans un régiment de tirailleurs sénégalais en partance pour Verdun en 1917. Tchao sut la différence entre guerre et lutte quand, dans les tranchées, son régiment fut soumis à un brutal et assourdissant pilonnage de l'artillerie allemande. Durant trois lunes

entières, les fracassants pilonnages se poursuivirent avec la même intensité. Tchao en authentique homme nu, en authentique montagnard, ne pouvait pas attendre en résigné la mort dans la boue et le froid des boyaux, explique Tiécoura.

Un matin, Tchao se fâcha et, en dépit des ordres du sergent, escalada, se précipita dans les tranchées d'en face, surprit les Allemands, en tua cinq à la baïonnette ; le sixième lui arriva dans le dos, l'assomma à coups de crosse, happa son corps à la baïonnette et le jeta sur le terre-plein. Les Français rampèrent, le récupérèrent et constatèrent qu'il restait quelque part dans un des orteils du montagnard un petit bout de vie. Ils s'acharnèrent sur lui et parvinrent à le ranimer et à le soigner. C'était un exemple, un héros. Ils le citèrent à l'ordre de l'armée et le décorèrent des quatre plus prestigieuses distinctions militaires françaises : la médaille militaire, les croix de guerre et de la Légion d'honneur, et la médaille coloniale.

Le convalescent Tchao regagna les montagnes sans force mais chamarré de ces médailles. Dans les montagnes, les efficaces praticiens accoururent. Et, en y allant des feuilles, des racines et de la magie, parvinrent à lui faire retrouver tous ses moyens, même son adresse et son courage d'antan de champion de lutte.

C'est quand, totalement rétabli, l'ancien combattant voulut sortir qu'il se rendit compte du dilemme qu'il lui fallait nécessairement trancher. Il pouvait bien se débarrasser des habits, retourner à la nudité originelle, mais, dans ce cas, il serait contraint de sortir sans les médailles. Les médailles ne tenaient pas dans les cheveux, ne se pendaient pas au cou, ne s'attachaient pas à l'étui pénien : on ne pouvait pas exhiber les médailles sans nécessairement porter la vareuse que l'armée française lui avait laissée. Tchao hésita. Un matin, il se rebiffa, osa sortir de son fortin serré dans sa vareuse chamarrée de médailles au vu et su de tout le village de Tchaotchi.

Les anciens se réunirent dans les bois sacrés, prodiguè-

rent des conseils d'abord et puis brandirent des menaces. Rien n'y fit.

Tchao continua, serré dans sa vareuse chamarrée de médailles, à se pavaner matin et soir par tous les chemins des montagnes.

C'était une transgression. Transgression pernicieuse pour la communauté des hommes nus parce qu'elle était perpétrée par le plus prestigieux champion de lutte du pays.

Dans son histoire millénaire, le monde des nus n'avait jamais eu à faire face jusque-là qu'à des attaques venant de l'extérieur. Pour la première fois, elle se trouvait contestée en son sein par un élément de l'intérieur, explique Maclédio. Le feu de brousse qui s'allume aux lisières de la savane se circonscrit, celui qui prend au milieu de la brousse ne peut être éteint. On peut survivre à la balle qui vous pénètre dans les pieds, jamais à celle qui vous frappe dans le cœur.

La transgression d'une tradition aussi ancienne et respectée que la nudité chez les paléos ne pouvait pas rester impunie par Allah et les mânes des ancêtres. Tchao paya très cher sa faute, il la paya d'une affreuse fin, la mort dans des conditions abominables.

La transgression de Tchao combla les vœux des colonisateurs, confirma leurs observations et les amena à prendre des décisions capitales.

Les Français avaient observé, avec leur perspicacité de civilisés, tous les gestes et comportements du tirailleur Tchao à Dakar et à Verdun et même les avaient étudiés au moyen de statistiques. Des états et graphiques, il ressortait des remarques et certitudes. Comme les autres tirailleurs, et même souvent mieux que les ressortissants de certaines ethnies des plaines, Tchao le montagnard avait su porter la chéchia rouge, se bander le ventre avec la flanelle rouge, enrouler autour de la jambe la bande molletière et chausser la godasse. Il était parvenu sans grand effort à manger à la cuiller, à

Extrait de la publication

fumer la Gauloise. C'est donc avec plaisir que, de retour dans les montagnes, les autorités françaises constatèrent qu'il refusait de revenir à la nudité originelle. Les administrateurs reprirent les fiches contradictoires des ethnologues qui, tout en demandant le maintien du régime de faveur consenti aux paléonigritiques, montraient que les montagnards nus avaient des besoins comme tous les humains.

Le ministère des Colonies conclut souverainement que les hommes nus pouvaient être civilisés, christianisés, envoyés aux travaux forcés. C'est-à-dire travailler obligatoirement et gratuitement trois mois par an pour les colons blancs. On pouvait exiger d'eux l'impôt de capitation. Ils étaient économiquement exploitables. Les civiliser était rentable, jouable. Le coût de la conquête des montagnes serait rapidement amorti.

On peut tout prendre à défaut chez les Français mais jamais la grande expérience de colonisateurs consciencieux et humains. Quand, après étude, une conquête apparaît amortissable et rentable, ils ne tergiversent plus, se souviennent de leurs missions d'instruire, de soigner, de christianiser. Ils les proclament haut et passent immédiatement à l'action.

Ils attaquèrent aussitôt. Sans attendre d'en finir totalement avec les Allemands, les Français encerclèrent les montagnards, avec des régiments suffisamment aguerris, équipés d'armes modernes. Tchao, le champion de lutte, était de droit le généralissime des armées de toutes les montagnes. Il rassembla les archers, les forma à la guérilla des djebels, les disciplina. Fortin par fortin, les montagnards résistèrent. Tout l'hivernage, des embuscades meurtrières maintinrent les troupes françaises dans les ravins, très loin des fortins. Les Français n'allèrent pas comme des Nègres consulter les devins ; ils allèrent voir les ethnologues.

On n'est trahi que par ses proches amis. Les ethnologues, les amis des paléonigritiques conseillèrent au commandement français d'arrêter les combats de front. Parce que les

Extrait de la publication

combats de front dans les montagnes contre les hommes nus ne se gagnaient pas. Il fallait user de la patience. Les ethnologues citèrent aux militaires un proverbe paléo qui dit que l'homme patient parvient à faire cuire une pierre jusqu'à ce qu'il la boive en bouillon. Ils suggérèrent aux militaires de tranquillement et simplement bivouaquer et d'attendre l'harmattan. Ils affirmèrent que rien au monde ne parvenait à faire renoncer les montagnards aux luttes initiatiques des bonnes saisons. Le commandement de l'armée coloniale eut raison d'écouter les ethnologues.

Dès que les premiers matins brumeux de l'harmattan apparurent et qu'arrivèrent les premiers oiseaux annonçant la bonne saison, on vit les guerriers sortir un à un des refuges des montagnes et des tranchées des fortins.

– Et, le plus tranquillement du monde, ils se dirigèrent vers les aires à l'orée des forêts sacrées, précise Tiécoura.

Avec l'impassibilité de civilisés et de chrétiens, les Français les laissèrent se rassembler. Sans broncher ! Ils laissèrent les guerriers se débarrasser des flèches empoisonnées avant d'entrer dans l'aire de lutte comme leur code d'honneur l'impose. Sans cligner ! Sans se signer ! La première force du Blanc, du civilisé, n'est pas son fusil à plusieurs coups, mais sa patience. Les conquérants français poussèrent la patience jusqu'à laisser les luttes débuter et s'animer. L'invincible évélema que restait Tchao pénétra dans le cercle, les chants retentirent et les tam-tams crépitèrent.

– Assurément, les hommes nus qui sont les pères de tous les Nègres de l'univers et qui, comme tous les Nègres, sont façonnés de musique et de danse, avaient oublié, dans l'ivresse du jeu, qu'ils étaient en guerre, affirme Tiécoura.

Les Français ne se donnèrent pas la peine de tirer un seul coup de fusil. C'était futile ; on ne tire pas sur les pintades qu'on a dans son filet. Les troupes françaises n'eurent qu'à surgir, à encercler et à cueillir les guerriers désarmés et leur généralissime Tchao.

Extrait de la publication

Tchao refusa de suivre, opposa une résistance de fauve aux tirailleurs. Les Français qui avaient à venger tous leurs compatriotes que le guerrier avait fait passer de vie à trépas ne lésinèrent pas sur les moyens de le torturer. Ils l'attachèrent avec des cordes de bœuf et les chaînes d'esclave et le traînèrent jusqu'à la prison centrale du cercle administratif de la région des Montagnes, à Ramaka.

Tchao, dans la prison, cassa les cordes, brisa les chaînes, sema la panique parmi les détenus et les gardiens. Il obligea les geôliers français à faire venir de la capitale de la colonie des chaînes spécialement forgées à Paris pour le rebelle. Ils l'attachèrent avec ces chaînes qu'ils scellèrent au ciment dans le sol et les murs.

– Tchao rivé au fer dans le fond d'une cellule, dans ses urines et ses excréments, mit trois mois à crever dans la faim et la soif. Il mourut sous les coups de la torture des Blancs. Les Blancs pour lesquels il avait été un héros, un modèle.

Koyaga ! C'est par ces souffrances physiques et peine morale de l'ingratitude qu'Allah et les mânes des ancêtres sanctionnèrent la grande transgression de votre père.

Tchao, mon père, aurait dû crever dans un délai de trois semaines. Il survécut trois mois… grâce à ma mère, ajoute Koyaga.

Nadjouma, votre mère, s'installa à la porte de la prison où son mari était aux fers. Elle sut cuire les racines, les décoctions valables, user des sortilèges puissants et ourdir des amitiés solides.

Nadjouma votre mère était généreuse et bonne.

Avec la complicité des gardiens et de l'infirmier, et surtout grâce aux prodiges dont elle seule connaissait les secrets, toutes les œuvres traversèrent les infranchissables murs de la prison. Multiples actions de l'épouse qui permirent à Tchao de résister, de survivre trois mois.

Votre père, avant d'expirer, de rendre l'une après l'autre

Extrait de la publication

ses nombreuses âmes de paléonigritique, chanta et prophétisa. À l'endroit des Français, il formula des maléfices plus gros que le Fouta-Djalon.

Il vous convoqua, vous, son unique fils, vous aviez alors sept ans. Et tête à tête il vous parla. Que vous a-t-il dit, expliqué ?

– La fin atroce que je connais est un châtiment ; elle a pour cause la malédiction, le courroux des mânes des ancêtres, commença-t-il par me dire. Répondit Koyaga.

Puis il prit le temps de se surpasser – il était épuisé, vivait ses dernières heures. Et, comme inspiré, il me parla doucement, avec ces envolées oratoires des personnes qui énoncent leurs dernières paroles. Ma fin abominable est le châtiment qui m'est appliqué pour avoir violé le tabou de l'habillement. Les mânes des ancêtres considèrent que ma faute n'est expiable que par la mort, la mort dans les conditions les plus inhumaines. Je le savais ; je savais ce qui m'attendait. Je le mérite ; je l'ai cherché. Je me suis sacrifié pour toi d'abord, ensuite pour toute la jeunesse de toutes les tribus paléos. Mon voyage à Dakar, en France et à Verdun m'a appris que l'univers est un monde d'habillés. Nous ne pouvons pas entrer dans ce monde sans nous vêtir, sans abandonner notre nudité.

C'est vrai que je suis le premier champion de lutte à avoir honte de la nudité, à avoir osé m'habiller. Il est vrai que c'est la nudité et rien d'autre qui, des millénaires durant, nous a protégés contre les Mandingues, les Haoussas, les Peuls, les Mossis, les Songhaïs, les Berbères, les Arabes… C'est à cause de notre nudité que tous les envahisseurs, bâtisseurs d'empires, prosélytes de croyances étrangères nous ont méprisés et jugés trop sauvages pour être des coreligionnaires, des exploitables. Peut-être les colonisateurs français auraient-ils eu le même mépris. Peut-être, si je n'avais pas eu la folie, la stupidité, de me mesurer en lutte à l'univers entier et, surtout, de m'habiller les Français n'auraient-ils pas violé les refuges, ne nous auraient-ils pas christianisés. Mais on

Extrait de la publication

n'aurait retardé notre habillement que de quelques années. On n'aurait fait que différer notre entrée dans le monde, repousser notre descente dans les plaines pour cultiver des terres plus généreuses, remettre l'envoi de nos enfants à l'école… On n'aurait fait qu'ajourner… que reporter… sursis…

Mon père ne termina pas ; il tomba en syncope sur sa chaîne, dans ses excréments et ses urines. Il mourut le lendemain.

L'image de mon père en agonie, en chaînes, au fond d'un cachot, restera l'image de ma vie. Sans cesse, elle hantera mes rêves. Quand je l'évoquerai ou qu'elle m'apparaîtra dans les épreuves ou la défaite, elle décuplera ma force ; quand elle me viendra dans la victoire, je deviendrai cruel, sans humanité ni concession quelconque. Termine Koyaga.

Il faut, dans tout récit, de temps en temps souffler. Nous allons marquer une pause, énonce le sora. Il interprète alors une chanson avec la cora, pendant que le répondeur exécute une danse débridée cinq longues minutes, puis il s'interrompt. Il reprend le même air avec la flûte. Le sora lui demande d'arrêter de jouer et énonce quelques proverbes sur la tradition :

C'est au bout de la vieille corde qu'on tisse la nouvelle.

Tu cultives un jour chômé mais la foudre conserve la parole dans le ventre.

La rosée ne vous mouille pas si vous marchez derrière un éléphant.

Extrait de la publication

Extrait de la publication